

STADION

Internationale Zeitschrift für Geschichte des Sports
International Journal of the History of Sport
Revue Internationale d'Histoire du Sport

37,2

STADION 37,2(2011)



ACADEMIA VERLAG



SANKT AUGUSTIN

2011

STADION

International Journal of the History of Sport

Affiliated to the International Society for the History of Physical Education and Sport (ISHPES)

Editors: *Manfred Lämmer, Maureen Smith, Thierry Terret*

Institute of Sport History, German Sport University Cologne,
Am Sportpark Müngersdorf 6, 50933 Köln, Germany
Contact: laemmer@dshs-koeln.de

Advisory Board: *Prof. Dr. Irina Bykhovskaya, Moscow; Prof. Dr. Dittmar Dahmann, Bonn; Prof. Dr. Dr. André Gounot, Strasbourg; Prof. Dr. Richard Holt, Leicester; Phil. Lic Leena Laine, Vantaa; PD Dr. Karl Lennartz, St. Augustin; Prof. Dr. Dr. Gertrud Pfister, Copenhagen; Dr. Murray Phillips, Brisbane; Prof. Dr. Roland Renson, Leuven; Prof. Dr. Otto Schantz, Koblenz; Prof. Dr. Patricia Vertinsky, Vancouver; Dr. Stefan Wiederkehr, Berlin; Dr. Christopher Young, Cambridge; Prof. Dr. Leif Yttergren, Stockholm*

Editorial Office: *Sandra Heck, sandra.heck@rub.de*

STADION is published by Academia-Verlag, 53757 Sankt Augustin, and the subscription costs 45,- € plus postage and packing.

ISSN 0172-4029

Copyright 2013 by Academia Verlag, Sankt Augustin

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission from the publisher.

Printed in Germany

LES TRANSFORMATIONS HISTORIQUES DES CONDITIONS D'ÉMIGRATION DES FOOTBALLEURS PROFESSIONNELS CAMEROUNAIS EN FRANCE (1954-2010)

PAR
STANISLAS FRENKIEL

Introduction

Illusoire ou réelle, l'autonomie ou la « relative autonomie¹ » du phénomène sportif vis-à-vis du fait politique questionne la communauté scientifique. Si l'univers des activités physiques et sportives s'est constitué « comme un monde social inversé² », le sport ne semble pas échapper aux contingences de la vie politique³. Ainsi, le football devient dès les années 1930 l'un des lieux majeurs de la sociabilité africaine et un centre de diffusion du nationalisme anticolonial dans les bourgeoisies autochtones en formation⁴. Pourtant, les historiens du sport reconnaissent la spécificité des migrations sportives : contrairement aux migrations laborieuses des ouvriers et des réfugiés politiques, elles ne concernent qu'une élite, s'appuient sur certaines zones d'émigration, majoritairement urbaines et côtières et impliquent des sommes et des possibilités rémunératrices parfois exceptionnelles. Ces migrations sportives, souvent provisoires et circulatoires, suivent une stricte réglementation fédérale (dont elles se réservent les usages) et permettent aussi à certains « travailleurs du sport » d'être médiatisés, de devenir des supports d'identification et d'évoluer en équipe nationale. Cibles privilégiées d'agissements racistes, les footballeurs africains des championnats professionnels européens partagent en plus une autre forme de discrimination. En effet, selon les historiens Paul Dietschy et David-Claude Kemo-Keimbou, « il est de notoriété publique [qu'ils] gagnent, à compétence égale, 20 à 30 %⁵ » de moins que les autres joueurs du vestiaire.

Dans son dernier ouvrage, le géographe Raffaele Poli démontre que depuis les années 1980, les footballeurs professionnels, africains ou non, sont plus mobiles à l'échelle internationale grâce à un affaiblissement généralisé du régime des quotas dans les championnats européens, à l'élargissement spatial du spectre d'action des

clubs et surtout à la multiplication des agents de footballeurs rémunérés contractuellement par des commissions. Les joueurs d'élite immigrés se sont insérés dans des réseaux de transfert⁶ instaurant des canaux migratoires et des filières sportives originales. Il se concentre particulièrement sur les footballeurs d'Afrique Noire qui circulent⁷ à travers ces réseaux sportifs spécifiques : « tous les milieux sociaux sont représentés parmi les joueurs, avec une surreprésentation de la classe moyenne⁸ » urbanisée. Son intérêt se porte aussi sur l'attractivité du Championnat de France (professionnalisé depuis la saison 1932-1933) : entre 1960 et 2005, l'augmentation générale de l'importation de footballeurs en France est « liée à l'affaiblissement des limites juridiques qui ont longtemps maintenu les flux internationaux à un niveau artificiellement bas⁹ ». Plus précisément, ce fort taux de concentration de joueurs étrangers en France et en Europe est déterminé par l'application de l'Arrêt Bosman lors de la saison 1997-1998 qui transforme les circuits commerciaux et accélère la mobilité des joueurs. En abolissant tout quota de joueurs communautaires (européens) dans les clubs des pays faisant partie de l'Union Européenne, il profite aux footballeurs non-communautaires et africains qui ne subissent plus la concurrence des joueurs communautaires dont la présence était jusque-là régulée.

Pour analyser la généalogie de ces réseaux de transfert de joueurs entre l'Afrique Noire et la France, il s'impose d'historiciser les recherches de Raffaele Poli dont la majorité des publications aborde une période postérieure aux années 1980 et les conséquences du décisif Arrêt Bosman. Ainsi, dans les perspectives de recherche initiées par les historiens Pierre Lanfranchi et Matthew Taylor¹⁰, nous allons étudier l'histoire sociale ou la socio-histoire¹¹ des conditions d'émigration des footballeurs d'Afrique Noire vers le Championnat de France de première et de seconde division. Deux thèmes principaux liés à l'autonomisation et à la diversification de ces réseaux dans la seconde moitié du XX^e siècle seront soulevés : d'une part, dans quelles circonstances se sont-ils progressivement détachés des réseaux migratoires traditionnels pour devenir propres au football ? D'autre part, quelles sont les modalités de leurs différenciations ?

Nous prenons le parti de nous focaliser sur les footballeurs professionnels en provenance du Cameroun, pays situé dans le Golfe de Guinée et dont les liens coloniaux¹² et postcoloniaux¹³ avec la France sont avérés. Après avoir été un territoire sous protectorat allemand, sous mandat français et anglais (traité de Versailles de 1919), puis sous tutelle française (1946) qui lui accorde une autonomie partielle (1957), le Cameroun obtient officiellement son indépendance le 1^{er} janvier 1960. Avec l'indépendance, les migrants camerounais perdent le plus souvent la nationalité française. Quant aux vagues migratoires de Camerounais en France qui ont démarré après la Seconde Guerre mondiale -au moment où naissent les premiers mouvements indépendantistes, elles sont historiquement estudiantines et masculin-

nes et reposent principalement sur des réseaux familiaux et amicaux. Toujours aussi peu massive, l'immigration camerounaise en France va se transformer. Pour le sociologue Pierre Kamdem,

« en 1999, l'I.N.S.E.E. évalue à 32 541 personnes d'origine camerounaise vivant en France. Elles ne constituent qu'1 % des 8 % de personnes d'origine étrangère recensées. Une immigration économique individuelle et fortement féminisée [se développe durant] la dernière décennie du XX^e siècle¹⁴ ».

Sur un plan sportif, trois raisons incitent à s'intéresser de près aux joueurs camerounais. En premier lieu, la forte présence des footballeurs camerounais dans le Championnat de France professionnel : l'historien Marc Barreud précise que de 1954 à 2003, les 112 Camerounais constituent la troisième population sportive « africaine » (née en Afrique) à évoluer en France¹⁵. Ils sont même 134 jusqu'en 2010. Ensuite, leur importante distribution spatiale dans les pays européens : lors de la saison 2002-2003, 145 joueurs camerounais travaillent dans 27 des 52 pays faisant partie de l'U.E.F.A.¹⁶. Enfin, contrairement à la Côte d'Ivoire et au Sénégal, le rayonnement international de ce pays adhérent à la F.I.F.A. en 1962 : les prouesses de quatre joueurs camerounais¹⁷ et de quatre clubs camerounais¹⁸ qui obtiennent des Ballons d'Or africains et gagnent des compétitions continentales font écho aux succès de l'équipe nationale camerounaise, surnommée depuis 1972 les « Lions Indomptables¹⁹ ». Elle enchaîne depuis les années 1980 des performances de premier plan, notamment grâce à une ossature professionnelle. Quadruple vainqueur de la Coupe d'Afrique des Nations (1984, 1988, 2000 et 2002), elle remporte le titre olympique à Sydney en 2000. Installée à la onzième place du classement mondial Fédération Internationale de Football Association (F.I.F.A.)/ Coca-Cola en décembre 2006 et décembre 2009, elle participe six fois à la Coupe du Monde de 1982 à 2010.

Cette contribution s'appuie principalement sur des sources orales²⁰ : de 2010 à 2011, quinze entretiens semi-directifs d'environ deux heures chacun, menés auprès d'un échantillon de joueurs ayant travaillé en France lors de la période coloniale (deux) et postcoloniale (treize), sont réalisés en France et au Cameroun (Bangangté, Douala et Yaoundé). Parmi ces anciens joueurs ayant quitté les clubs-phares des capitales Douala (Léopards, Oryx et Union) et Yaoundé (Canon, Diamant et Tonnerre), cinq ont uniquement travaillé en France (André Kana-Biyik, Benjamin Massing, Martin Maya, Zacharie Noah et Joseph Yegba Maya) et sept ont évolué dans le championnat français puis dans un autre championnat étranger, évidemment autre que camerounais : Théophile Abega, Didier Angibeaud, Eugène Ekeke, Michel Kaham, Roger Milla, Grégoire M'Bida et Louis-Paul M'Fédé. Enfin, trois ont joué à l'étranger avant de rejoindre la France (Joseph-Antoine Bell, Georges Mouyeme et Alphonse Tchami). Nous avons veillé à ce que les anciens footballeurs professionnels camerounais retrouvés aient travaillé en France à différentes

époques et que leurs trajectoires²¹ soient variées pour pouvoir potentiellement incarner de façon emblématique les parcours empruntés par d'autres joueurs camerounais. Ces sources orales ont été recoupées par des sources journalistiques : annuaires *France-Football*, organes de presse francophones relatifs aux footballeurs africains en Europe (*Afrique Football* et *Libération*), ouvrages de journalistes sportifs camerounais et rares biographies d'anciens footballeurs professionnels camerounais.

Pour aboutir à une prosopographie²² ou biographie collective de ces joueurs, l'approche « récit de vie » choisie s'appuie sur l'utilisation systématique d'un seul guide d'entretien. Impliquant critiques d'exactitude et de sincérité des propos des personnes interrogées, elle met en rapport plusieurs témoignages sur la même expérience et permet ainsi de « dépasser leurs singularités pour atteindre, par construction progressive, une représentation sociologique des composantes sociales (collectives) de la situation²³ ». De la saison 1954-1955 à la saison 2009-2010, de l'année de la titularisation en France du premier footballeur professionnel migrant sportif camerounais, Eugène N'Jo Léa, à nos jours, nous distinguerons quatre générations de joueurs et focaliserons notre attention sur les transformations historiques des conditions d'émigration de l'élite footballistique camerounaise.

*Les premiers footballeurs camerounais en France :
des « professionnels par accident » (1954-1964)*

Vingt-deux footballeurs camerounais²⁴ sont recrutés dans le Championnat de France entre 1954 et 1964, année marquée par le premier transfert d'un joueur camerounais du Championnat de France vers un club étranger, l'attaquant Antoine Essombe « Douglas » de Boulogne à Charleroi en Belgique. Notons que seuls deux nouveaux footballeurs camerounais (alors considérés comme « étrangers ») démarrent leurs carrières professionnelles en France entre 1960 et 1964 : les affres de l'Indépendance, la délicate naissance du mouvement footballistique camerounais et l'absence de demande de la part d'un Championnat de France devenu protectionniste peuvent expliquer ce phénomène.

Dans les années 1950, les réseaux de transfert entre le Cameroun et la France ne sont pas structurés. La prospection raisonnée, déjà présente au Maghreb²⁵, laisse la place à l'imprévu et aux opportunités sportives que certains, souvent étudiants, savent saisir : l'objectif premier de ces joueurs n'est pas de fouler les pelouses métropolitaines. Comme la plupart de ses successeurs, Eugène N'Jo Léa (né en 1931 à Batuchi) est issu des classes sociales aisées, urbaines et lettrées à l'interface des colonisés et du colonat. Détenteur d'un B.E.P.C., il obtient une bourse de l'état

camerounais et arrive en France pour obtenir son baccalauréat et poursuivre des études de droit. Après un passage dans les équipes amateurs de Roche-la-Molière puis de Roanne, il travaille à Saint-Etienne en 1954 puis à Lyon en 1959. Deux ans plus tard, au moment où il devient l'un des principaux artisans de la création de l'Union Nationale des Footballeurs Professionnels (U.N.F.P.), il signe au Racing Club de Paris. Pour l'historien Claude Boli, son départ pour la capitale est « lié à son admission à l'Institut des Hautes Etudes d'Outre-Mer, l'établissement qui forme l'intelligentsia africaine²⁶ ». Il ajoute que

« ce qui motive le séjour en France, surtout pour les jeunes issus de familles relativement aisées, c'est de faire des études à Paris ou dans les villes universitaires. Le milieu de terrain Gabriel Aboosolo, fils de médecin, a les faveurs des journalistes quand il s'agit de parler des intellectuels africains du football français²⁷ ».

Cependant, tous n'ont pas des parents fortunés ni ne viennent en métropole pour mener des études supérieures. Les témoignages dissemblables du défenseur Zacharie Noah (né en 1937 à Yaoundé) et de l'attaquant Joseph Yegba Maya (né en 1944 à Otélé) vont dans ce sens.

Selon toute vraisemblance, Zacharie Noah et Joseph Yegba Maya n'ont pas grandi dans les mêmes cercles camerounais. Le premier, parti du Cameroun en 1949, parle d'« un père propriétaire terrien, plutôt aisé, avec de l'argent. Mes parents possédaient plusieurs hectares dans le plus grand domaine de Yaoundé, à Etudi²⁸ ». Le second est issu d'une famille nombreuse faisant partie des classes moyennes camerounaises. L'ancien attaquant de l'Olympique de Marseille reconnaît que « [s]on père était cheminot, ce qui était bien. On était logé dans des appartements en cité mais parfois, les fins de mois étaient difficiles²⁹ ».

L'un est « envoyé par [s]es parents à Paris à douze ans pour [s]es études³⁰ ». L'autre, plus âgé au moment de son départ, fait de son émigration un moyen de contourner la pesante hiérarchie familiale dominée par un père polygame et aussi de conquérir une ascension sociale. En 1959, il prend l'initiative de rejoindre la métropole. A travers le récit de son voyage, nous notons sa détermination à transgresser l'ordre patriarcal et l'absence de véritable encadrement sportif à cette époque :

« je veux assurer mes beaux jours en préparant mon apprentissage de mécanique auto. Je ne supporte plus de vivre avec mon père et ses épouses. Il faut donc tenter l'aventure en France. Je sais que j'y gagnerai mieux ma vie. Et puis mon frère aîné est à Marseille pour m'accueillir. Je n'ai rien dit à mes parents. Avec cinq amis, nous partons de Douala pour le Nigéria. On passe par la Côte d'Ivoire et le Sénégal. Au Sénégal, je travaille comme docker et vendeur de cola. Ensuite, on rejoint la France par bateau, installé en seconde classe. C'est facile d'embarquer car on a un peu d'argent et la double nationalité : française et camerounaise. Notre périple dure presque un an³¹ ».

Après avoir retrouvé son frère dans la cité phocéenne, il suit des cours du soir et trouve un travail dans une tannerie. Pour Zacharie Noah aussi, la réussite est indispensable. En effet, il raconte qu'il n'est

« pas destiné à devenir footballeur professionnel. Je vais en France pour passer mon baccalauréat. Je suis au collège Sainte-Barbe près du Panthéon puis je passe une enfance confortable à Saint-Germain, de la sixième jusqu'en terminale en tant que pensionnaire. Chaque week-end, je rejoins ma famille d'accueil³² ».

Une question se pose alors : comment accèdent-ils aux clubs de Sedan et Marseille en 1957 et 1962 ?

Dans un contexte où « l'espace du football professionnel français ne s'est pas encore nettement coupé du milieu amateur avec lequel il est officiellement séparé³³ », leurs performances -comme celles d'Eugène N'Jo Léa- sont d'abord remarquées dans des clubs de divisions amateurs en France. Ainsi, Zacharie Noah se souvient que

« le chef de ma famille d'accueil à Saint-Germain, mon parrain, est le président du Stade Saint-Germain. Donc, je joue dans son équipe en Championnat de France Amateur et je reçois des propositions. Je vais à Sedan car les frères Laurant, les présidents, m'assurent que je pourrai continuer mes études en jouant³⁴. Ce concept me plaît et j'obtiens mon baccalauréat³⁵ ».

Quant à Joseph Yegba Maya, parallèlement à son emploi et à ses cours du soir à Marseille, il s'inscrit dans un club local et commence une nouvelle vie :

« je joue au Gallia Chutes-Lavie avec d'autres Camerounais. Un jour, on tombe en Coupe de Provence contre l'Olympique de Marseille et je marque quatre buts. A la fin du match, les dirigeants marseillais me proposent un petit contrat. Avec l'accord de mon frère, je le signe³⁶ ».

Zacharie Noah et Joseph Yegba Maya font donc partie des premiers footballeurs camerounais. Les motifs de leur venue en France sont extra-sportifs, comme la plupart de leurs équipiers camerounais. Pierre Lanfranchi et Matthew Taylor écrivent qu'au cours des années 1950,

« leurs recrutements peuvent être expliqués par trois facteurs : les faibles finances des clubs français, la fermeture des frontières sportives françaises pour les joueurs « étrangers » et la présence en France de footballeurs coloniaux venus y faire leurs études³⁷ ».

En se rendant en France, ils cherchent aussi à échapper à l'impitoyable ordre socio-racial puis à la violence de la guerre d'indépendance et aux sanglantes luttes de pouvoir qui y succèdent au Cameroun³⁸.

Toutefois, avant même la fin des années 1970 et « le temps de la déraison, l'augmentation massive des salaires et la médiatisation des joueurs³⁹ », il est probable qu'une ou plusieurs filières sportives se soient créées et renforcées en 1958. Sinon, comment expliquer le recrutement de onze camerounais lors de la saison 1958-1959 ? Comment justifier que quatre camerounais (Louis Dikabo, Samuel Douala, Henri Ebouaney et Martin Moudio) travaillent à Nantes lors de la saison

1958-1959 ? Et est-ce un hasard si, de 1957 à 1960, cinq joueurs (Gaspard Ebele, Samuel Edimo N'Ganga, Samuel Etonde, Benjamin N'Jem et Victor Pokossy) sont recrutés à Montpellier ? Nantes et Montpellier sont certes des villes universitaires mais ces clubs ont certainement mis en place des stratégies pour attirer à bas prix de nouveaux joueurs camerounais. Effectivement, si les premiers footballeurs camerounais sont des étudiants, évoluant dans un milieu relativement fortuné, ceux qui travaillent en France entre 1954 et 1964 n'appartiennent pas tous à cette élite coloniale camerounaise.

II. De nouveaux transferts de footballeurs : quitter le Cameroun pour travailler en France (1964-1985)

En 1964, année où la F.I.F.A. institue l'obligation pour un footballeur possédant la double nationalité de jouer pour une seule équipe nationale, le Championnat de France devient un tremplin pour les joueurs camerounais (comme Antoine Essombe « Douglas ») qui accèdent à de nouveaux espaces sportifs, en Europe et dans le monde. La saison 1985-1986 se caractérise par la présence inédite en France d'un joueur camerounais (Joseph-Antoine Bell) ayant transité par l'étranger. Ainsi, entre 1964 et 1985, 24 joueurs camerounais⁴⁰, tous surclassés en senior dans leurs clubs amateurs locaux, rejoignent l'élite footballistique française. Durant cette période, la récente U.N.F.P. crée le « contrat à temps » (1969) donnant aux joueurs la possibilité de s'engager pour des durées limitées et les conditions d'émigration se transforment : les réseaux de transfert s'organisent principalement autour d'acteurs traditionnels du champ socio-footballistique⁴¹. Cette évolution intervient dans un contexte d'assouplissement des lois sportives en France puisqu'en 1966, le quota autorisé de nouveaux joueurs étrangers passe à deux par équipe à laquelle peut s'agréger un joueur européen en 1981.

Désormais, les profils sociologiques des joueurs sont marqués par une plus grande diversité de recrutement. Avant de briller dans l'équipe nationale junior et militaire, les footballeurs camerounais évoluent dans différentes catégories sociales. Ils viennent des milieux défavorisés peu sportifs comme Grégoire M'Bida et l'orphelin Louis-Paul M'Fédé, des classes moyennes comme Martin Maya et Roger Milla (fils de cheminots) ou de classes aisées de notables, tels Michel Kaham et Théophile Abega, « issu des hautes autorités d'une chefferie de Yaoundé⁴² ». A l'image d'Eugène N'Jo Léa, de Gabriel Abossolo et de Zacharie Noah vingt ans plus tôt, une minorité de joueurs vient encore en France pour approfondir sa formation scolaire et universitaire. C'est par exemple le cas du défenseur Michel Kaham, des attaquants Martin Maya, l'un des petits frères de Joseph Yegba Maya, et d'Eu-

gène Ekeke qui signent leurs premiers contrats de footballeur à Quimper en 1974, à Béziers en 1975 et au Racing Club de Paris en 1982.

Revenir sur les itinéraires qu'empruntent ces joueurs pour atteindre le haut-niveau éclaire la présence d'un large panel d'acteurs du champ socio-footballistique. Loin d'être des agents de joueurs à plein temps, ils occupent pourtant de manière pragmatique le rôle déterminant d'intermédiaire sportif. Leur choix est moins hasardeux que celui de leurs prédécesseurs et tous ont l'espoir de percevoir quelques bénéfices économiques et symboliques lors du recrutement des footballeurs. Ils interviennent autant dans le cas de joueurs camerounais déjà en France (les étudiants) que dans le cas de footballeurs quittant un club camerounais pour un club d'élite français.

Tout d'abord, ils peuvent être des entraîneurs. C'est notamment grâce à eux que Michel Kaham et Théophile Abega (nés en 1951 et 1954 à Bafang et à Nkomo) rejoignent Quimper et Toulouse en 1974 et 1984, soit quelques années après la naissance historique en 1972 de la République unie du Cameroun, faisant fusionner deux territoires indépendants francophone et anglophone. Théophile Abega évoque son transfert qui

« intervient au lendemain de la première grande victoire du Cameroun en Coupe d'Afrique des Nations en 1984 à Abidjan. J'ai alors 30 ans, je suis élu Ballon d'Or africain et meilleur footballeur de la compétition. Je suis sollicité au téléphone par un ami : Daniel Jeandupeux, l'entraîneur de Toulouse⁴³ ».

La responsabilité des footballeurs, à la retraite ou non, est aussi engagée. Au-delà du recrutement en 1975 à Béziers de Martin Maya grâce au fidèle soutien de son frère aîné Joseph qui y termine sa carrière, Eugène Ekeke et Grégoire M'Bida (nés en 1960 et 1955 à Bonabéri et à Yaoundé) démarrent au Racing Club de Paris et à Bastia en 1982 dans des conditions similaires. Outre le fait qu'à partir de cette année, les équipes nationales sont autorisées à sélectionner autant de « joueurs expatriés » (professionnels) qu'elles le désirent pour participer aux C.A.N., ce milieu de terrain rappelle l'importance du *Mundial* espagnol et de ses relations avec quelques équipiers :

« en 1982, j'ai 27 ans et je ne pense pas venir en Europe. Je fais une bonne Coupe du Monde. Roger Milla joue déjà à Bastia et Jean-Pierre Tokoto est aussi une gloire du football. Grâce à eux deux, le directeur sportif de Bastia vient me voir et on signe le contrat pendant le tournoi⁴⁴ ».

Avant de participer à trois Coupes du Monde (1982, 1990 et 1994) et d'être désigné « Footballeur africain du siècle » par le quotidien sportif français *L'Equipe* en 2001, l'attaquant Roger Milla rejoint le Nord de la France à 25 ans suite à l'implication d'un de ses fervents supporters. Double Ballon d'Or africain (1976 et 1990), il se remémore qu'

« en 1977, un Camerounais que je ne connais pas et qui a épousé une valencienne vient au Cameroun en vacances et me voit jouer. A son retour en France, il va voir le

président de Valenciennes pour lui dire que je suis un footballeur rare et qu'il doit m'embaucher sinon d'autres clubs s'en chargeront⁴⁵ ».

Les discussions sur le contrat ont lieu au Cameroun et un compromis est trouvé : « les dirigeants de Valenciennes viennent négocier à Yaoundé avec ceux du Tonnerre et on signe un contrat de deux ans au Ministère des Sports⁴⁶ ».

Après la Coupe du Monde 1982, le départ du milieu Louis-Paul M'Fédé (né en 1962 à Nkolkosse) du Canon de Yaoundé à Rennes constitue une première : d'une part, il est mineur et quitte le Cameroun sans prévenir les autorités sportives camerounaises encore réticentes à l'égard du professionnalisme. Et d'autre part, l'intermédiaire sportif impliqué est le sélectionneur national. En effet, l'ancien footballeur professionnel et International français Jean Vincent, à la tête des Lions Indomptables à l'occasion de cette compétition, le considère comme son protégé et facilite sa venue en France. Sur le point d'être nommé entraîneur de Rennes, il prévoit le futur recrutement de son club puisque le Cameroun lui offre un réservoir de joueurs au fort potentiel. Louis-Paul M'Fédé déclare avoir été « pêché comme un poisson au milieu d'un étang. Je suis surpris. Après le Mondial auquel je ne participe pas, Jean Vincent vient à Yaoundé à la maison de mon tuteur qui négocie mon contrat⁴⁷ ».

Quand ces sportifs d'élite quittent le Championnat de France pour l'étranger, les relations tissées avec leurs équipiers et leurs entraîneurs sont également sollicitées. Par exemple, le défenseur Michel Kaham, professionnel en France de 1974 et 1982, porte les couleurs de Cleveland aux Etats-Unis en 1982. A 31 ans, son arrivée dans la North American Soccer League depuis Quimper n'est pas organisée par un agent mais par Jean-Pierre Tokoto. Né en 1948 à Douala, cet ancien joueur d'élite en France de 1968 à 1980 et aux Etats-Unis de 1980 à 1982 devient un utile intermédiaire pour Michel Kaham. Ce dernier rapporte que « lors de la Coupe du Monde 1982, je converse avec un vieil ami International camerounais Jean-Pierre Tokoto. Grâce à lui, je joue à Cleveland de 1982 à 1988⁴⁸ ».

Jusqu'au milieu des années 1980, tandis qu'on note chez les présidents de clubs professionnels le passage « du modèle disciplinaire au managerisme décontracté avec Lagardère, Borelli, Denisot, Affelou, Tapie⁴⁹ », la prospection des footballeurs camerounais n'est pas encore véritablement rationalisée. Les clubs français font appel à toutes les bonnes volontés : l'engagement des supporters, journalistes, joueurs, entraîneurs et sélectionneurs est déterminant. Roger Milla négocie le plus souvent seul ses contrats et ses salaires. Il regrette la quasi-absence de représentants de joueurs et dénonce l'emprise des présidents de club sur les footballeurs :

« à notre époque, nous n'avons pas de manager pour discuter et nous protéger. Les présidents de clubs s'entendent et s'arrangent beaucoup entre eux. D'un simple coup de fil, ils peuvent nuire à la réputation des joueurs qui peuvent se retrouver rapidement au chômage⁵⁰ ».

Il s'exprime aussi au sujet de la faible marge de manœuvre laissée aux footballeurs : « les agents de la plupart des joueurs français sont les présidents des clubs. Durant les négociations, ils veulent s'accaparer la moitié du salaire du joueur⁵¹ ». Néanmoins, ces intermédiaires et les rares agents sont plus attentifs aux exploits de jeunes footballeurs africains. Leur tâche est facilitée par l'organisation de nombreux tournois internationaux en Europe (Bruxelles, Valence, Porto, Zurich...) où sont conviées les sélections nationales africaines. Lors du Festival international espoir de Toulon, créé en 1967, brillent par exemple Emile M'Bouh, François Omam-Biyik et André Kana-Biyik en 1985, 1986 et 1988. Ainsi, ces joueurs camerounais tentent leur chance dans les clubs français quelques années plus tard.

III. Les nouvelles voies d'accès au professionnalisme des footballeurs camerounais (1985-1997)

De la saison 1985-1986 à la saison 1996-1997, c'est-à-dire du recrutement en France de Joseph-Antoine Bell jusqu'à l'application de l'Arrêt Bosman, 25 joueurs camerounais⁵² démarrent leur carrière dans les clubs français. Dans un contexte de libéralisation progressive du marché footballistique -les juridictions sportives françaises et européennes tendent à se libéraliser avec les autorisations de la Fédération Française de Football (F.F.F.) en 1988 et de l'U.E.F.A. en 1991 données aux clubs professionnels de recruter trois joueurs étrangers puis d'appliquer la règle du « 3+2⁵³ », la crise du championnat camerounais⁵⁴, le rayonnement international des Lions Indomptables et le pouvoir des agents permettent d'expliquer ce renouveau des footballeurs camerounais en France entre 1985 et 1997. Effectivement, des négociations avec ces managers conditionnent les flux migratoires des joueurs camerounais. D'après Raffaele Poli, le rôle des agents devient central dans la gestion des flux sportifs internationaux marquée par la mondialisation du marché footballistique et la France est le sixième pays comptant le plus grand nombre d'agents licenciés⁵⁵.

A l'exception de Joseph-Antoine Bell, les joueurs rencontrés ne sont pas venus poursuivre leurs études en France : ils quittent leur pays afin de vivre leur rêve de promotion sociale grâce au ballon rond. Ces migrants, issus de familles nombreuses, moins favorisées, composées de sportifs, grandissent pour la plupart dans des classes moyennes ou populaires de la société camerounaise : le défenseur Benjamin Massing et les milieux de terrain Didier Angibeaud et André Kana-Biyik sont par exemple les fils d'« un des premiers maîtres d'éducation physique et sportive au Cameroun⁵⁶ », d'un « professeur de français et d'histoire-géographie⁵⁷ » et d'une « femme de ménage qui gagne difficilement sa vie⁵⁸ ». Malgré l'autorité des

managers, différents acteurs du champ socio-footballistique sont encore impliqués dans les circulations et les mobilités de ces joueurs qui font tous des stages en Europe avec les Lions Indomptables.

Ces acteurs peuvent être des joueurs français comme « Bernard Bosquier, certainement remercié financièrement par les clubs quand ils amènent des bons éléments⁵⁹ », d'après Joseph-Antoine Bell, ou des sportifs camerounais. A la suite de la non-reconduction de son contrat à Rennes en 1987 et de son retour dans le championnat camerounais, Louis-Paul M'Fédé signe trois contrats professionnels après la Coupe du Monde 1990 : à Figueras en Espagne de 1990 à 1992 puis à Krecik et à Bali en Indonésie de 1996 à 1999. Pour être engagé, il bénéficie de l'appui de ses anciens équipiers :

« je me retrouve à Figueras grâce à Thomas N'Kono qui était à l'Espanyol de Barcelone, à seulement cent kilomètres de Figueras, donc mon transfert se fait par le biais de son avocat. En 1996, un ancien footballeur de l'équipe nationale, Emmanuel Maboang Kesack qui joue déjà en Indonésie, me fait venir et d'autres suivront⁶⁰ ».

On peut aussi s'interroger sur le cas de Joseph-Antoine Bell (né en 1954 à Mouandé) : comment passe-t-il de l'anonymat des clubs français de troisième division (où il avait échoué) à Africa Sports en Côte d'Ivoire en 1980, puis à Arab Contractors en Egypte en 1982 et surtout à l'Olympique de Marseille en 1985 ? Des présidents africains, un journaliste et un entraîneur français favorisent la migration sportive de ce gardien de but.

« A Paris, se souvient-il, je suis étudiant dans les travaux publics et aucun club français, même amateur, ne croit en moi. Le président d'Africa Sports me propose de continuer mes études à Abidjan tout en jouant pour eux. Le transfert en Egypte se passe de manière assez classique. Ils me repèrent lors d'un match contre leur équipe et je suis recruté. En Egypte, un journaliste sportif, rédacteur en chef puis directeur de France-Football, Jacques Thibert, m'encourage à venir en France en me disant que j'aurai un bon contrat. Lui et Roland Courbis jouent le rôle d'agent et m'arrangent un rendez-vous avec le président de Marseille à Toulon. Ca se concrétise en 1985⁶¹ ».

D'ailleurs, il est assez courant que règnent dans ces transactions financières malversations et mensonges : un système quasi-mafieux et opaque prend forme. Même les dirigeants des clubs et de la Fédération Camerounaise de Football (Féca-foot), dépositaires respectivement des fameuses lettres de libération et des lettres de sortie internationale, exigent parfois des sommes d'argent en liquide qu'ils utilisent à des fins personnelles. En 1994, le transfert épineux du milieu de terrain Marc-Vivien Foé du Canon de Yaoundé à Lens en est l'illustration⁶².

Tous ces acteurs (joueurs et présidents français et africains, supporters, entraîneurs d'élite et journalistes) font des efforts pour faciliter la venue en France des footballeurs camerounais mais désormais ils ne sont plus déterminants. En effet, les réseaux de transfert se reconstruisent autour des agents de joueurs qui acquièrent progressivement une position dominante dans ce champ. Le hasard et la chance de

tomber sur une « perle rare » laissent place à une prospection qui se professionnalise et s'autonomise. Les managers encadrent chaque année davantage les migrations des footballeurs camerounais : ils organisent leur venue et leur circulation en France et à l'étranger. Ainsi, au début de la saison 1988-1989, à l'issue de la seconde victoire des Lions Indomptables à la Coupe d'Afrique des Nations, André Kana-Biyik et Benjamin Massing (nés en 1965 et 1962 à Sackbayeme et à Edéa) sont transférés dans des clubs français. Le premier rejoint Metz en première division, le second s'installe à Créteil en seconde division. Pour rejoindre le Championnat de France, ils sont encadrés par des agents

André Kana-Biyik affirme qu'un

« accompagnateur, Lucidio Ribeiro, un grand agent, met les dirigeants de Metz sur ma piste. Un jour, on est en stage avec l'équipe nationale à Nice et les dirigeants de Metz viennent me voir pour me proposer de les rejoindre. Ribeiro s'occupe de mon transfert. C'est une opportunité qu'il ne faut pas laisser échapper⁶³ ».

Pour Benjamin Massing, la situation est semblable. Contacté par l'ancien International camerounais Jean Manga Onguene, il mentionne la venue à Yaoundé de Daniel Broche, le directeur sportif de Créteil.

« On discute de mon contrat avec le président du Diamant, l'ancien gardien de but professionnel Claude N'Dzoudja. Ils se mettent d'accord. Mais au moment où je pars du Cameroun, un Corse, un certain Aribard, s'occupe de la transaction. Il est le médiateur de ce contrat⁶⁴ ».

Ce défenseur livre de précieux éléments pour comprendre l'« entrée en jeu » de ce manager et révèle l'implication d'un de ses anciens sélectionneurs nationaux :

« Claude Le Roy, qui nous a d'ailleurs convoqués pour la première fois en équipe nationale en 1985 et qui nous considérait comme ses enfants, met sur le coup Aribard. Tous les joueurs de ma génération comme Kana-Biyik et Omam-Biyik ont été confiés par Le Roy à deux ou trois managers⁶⁵ ».

Les managers de joueurs comme Jean-Pierre Bernès sont eux aussi sollicités durant la carrière des footballeurs camerounais davantage mobiles en France et à l'étranger. A l'instar d'Eugène Ekeke, transféré du Racing Club de Paris à Beveren en Belgique en 1986 grâce à un manager qui lui « propose de multiplier son salaire par six⁶⁶ » ou d'André Kana-Biyik « entouré par Pape Diouf lors du passage de Metz au Havre⁶⁷ » en 1990, Georges Mouyeme (né en 1971 à Douala) a aussi recours à des managers. Cet attaquant qui, entre 1989 et 2003, travaille dans six clubs et cinq championnats (Gabon, France, Allemagne, Chine et Grèce) collabore avec quatre agents. Tous l'aident à circuler de club à club et aussi à augmenter ses salaires mensuels (qui passent de 10 000 à 100 000 francs). Sa carrière sportive et sa trajectoire migratoire confirment l'analyse de Raffaele Poli : selon lui, les relations sociales entre joueurs et intermédiaires sont déséquilibrées mais peuvent évoluer grâce à l'« acquisition d'un passeport communautaire, une meilleure connaissance

du fonctionnement du milieu du football professionnel en Europe et surtout les performances sur le terrain⁶⁸ ».

Alors que le milieu des agents de joueurs et même d'agents d'entraîneurs se développe en France au milieu des années 1980 -leurs portraits fleurissent dans la presse spécialisée⁶⁹, une focalisation sur le plus médiatisé des agents africains, le Sénégalais Pape Diouf, ancien Président de l'Olympique de Marseille de 2005 à 2009, s'impose. Né à Abéché en 1951 où son père est alors huissier à l'Ambassade de France, Pape Diouf grandit à Dakar, débarque à dix-huit ans à Marseille et s'inscrit à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence tout en étant postier puis journaliste sportif à *La Marseillaise*. Après avoir organisé des jubilés de joueurs en Afrique (Saar Boubacar en 1986, Roger Milla en 1987 et Ibrahima Ba Eusebio en 1989), il décide de représenter des joueurs africains et d'origine africaine, antillaise et guyanaise, plus nombreux en France et qui demandent à être encadrés. Moyennant finance, il assure même parfois le rôle de « grand frère » et de conseiller à travers sa société « Mondial Promotion » qui compte une cinquantaine de sportifs sous contrat⁷⁰. Il est alors rapidement légitimé dans la profession par Basile Boli et Joseph-Antoine Bell, ses premiers amis devenus clients. Agent de Bernard Lama, Pape Diouf défend les intérêts de joueurs confirmés en France comme les Camerounais François Omam-Biyik, Cyrille Makanaky et Rigobert Song, professionnel de 1994 à 2010 et élément le plus expérimenté en équipe nationale camerounaise (avec 137 sélections).

IV. « Sortir à tout prix » du Cameroun dans les années 2000 (1997-2010)

De l'application de l'Arrêt Bosman en France (1997-1998) à la fin de la saison 2009-2010, le nombre de footballeurs camerounais en France augmente de façon significative. En effet, 63 joueurs⁷¹ sont recrutés dans des clubs d'élite. Ce taux de concentration élevé en France est en partie dû à l'affaiblissement généralisé du régime des quotas. A la suite de cet Arrêt, la F.F.F. autorise les clubs français de première division, à partir de la saison 2001-2002, à inscrire sur la même feuille de match jusqu'à cinq joueurs non-communautaires.

Dans le contexte des années 2000 d'inflation des salaires⁷², ces footballeurs africains, issus généralement de classes moyennes et de familles de sportifs, savent que jouer hors du Cameroun -et si possible en Europe- est le seul moyen de vivre du football. Epris de liberté et de reconnaissance sportive internationale dans un pays présidé d'une main de fer par Paul Biya depuis 1982, ils empruntent plusieurs réseaux de transfert pour quitter les grandes agglomérations où ils sont nés⁷³ et le

championnat camerounais, rebaptisé en 2007 « M.T.N. Elite One ». Au sein du mouvement footballistique camerounais, marqué par le manque d'infrastructures sportives, la politisation, le laisser-aller administratif et la corruption⁷⁴, côtoyer ces différents intermédiaires intéresse tous les présidents de clubs, assurés de percevoir entre 10 000 et 75 000 euros pour le transfert à l'étranger d'un de leurs licenciés.

Comme pour Joseph Yegba Maya et ses frères Marcel et Martin trente ans plus tôt, avoir un membre de sa famille déjà footballeur professionnel ouvre de nombreuses portes. Alexander Song Billong, actuel milieu de terrain d'Arsenal, s'appuie sur son oncle Rigobert Song pour intégrer le centre de formation de Bastia en 2003. De même, David Eto'o recueille sur son nom tout le capital social et le prestige de son frère aîné Samuel, désigné quatre fois Joueur Africain de l'année (en 2003, 2004, 2005 et 2010). Cela facilite à cet attaquant l'insertion dans les structures professionnelles. Pendant six ans, de 2003 à 2009, il évolue sans devenir un indiscutable titulaire dans douze clubs dont ceux de Sedan et de Créteil lors des saisons 2004-2005 et 2006-2007. Un autre exemple est significatif : l'attaquant Alphonse Tchami (né en 1971 à Douala) « installe » deux de ses frères cadets dans ses anciens clubs. Ainsi, avant de travailler à Grenoble, Reims et Laval entre 2001 et 2005, Bertrand et Joël Tchami commencent leur carrière à Odense au Danemark et à Herta Berlin en Allemagne, dans les clubs où avait brillé leur aîné quelques années plus tôt. Alphonse Tchami s'explique :

« quand je pars d'un club, je laisse une bonne impression aux dirigeants. Je leur propose donc mes frères à qui je fais bénéficier de mes réseaux. C'est moi qui les amène puis les conseille⁷⁵ ».

Outre la responsabilité des anciens joueurs, le rôle des sélectionneurs nationaux comme Henri Dépireux ou Claude Le Roy est évident. Ce dernier, de nouveau à la tête des Lions Indomptables lors du *Mundial* 1998, fait fructifier son retour au Cameroun. En 1998 et 1999, avant d'être mis en examen par le parquet de Strasbourg pour abus de biens sociaux, faux et usages de faux dans une enquête portant sur une série de transferts frauduleux, il organise les départs de l'attaquant Joseph-Cyrille Ndo et du défenseur Pierre-Achille Njanka Beaka vers les clubs communs de Neuchâtel Xamax en Suisse puis, la saison suivante, à Strasbourg. Quant aux recruteurs des clubs professionnels, ils sont aussi aux aguets : par exemple, Patrick Suffo est repéré en 1994 par un émissaire nantais Guy Hillion lors du Tournoi de Montaigu. Il intègre alors le centre de formation de La Jonelière et devient attaquant à Nantes dès 1997. Ces recruteurs sont parfois camerounais comme Roger Milla, employé de Montpellier, club dont il porte les couleurs de 1986 à 1989. En 1997, il est impliqué dans la venue du milieu de terrain Frédéric Ayangma, alors âgé de quatorze ans, au centre de formation héraultais. Enfin, d'anciens footballeurs camerounais « cherchent à capitaliser les relations nouées pendant leur carrière et leur connaissance du fonctionnement du marché des footballeurs⁷⁶ » pour devenir à leur tour intermé-

diaire. Comme le défenseur Jean-Claude Pagal, l'ancien havrais Didier Angibeaud (né en 1974 à Douala) reconnaît gérer une « petite école de foot au Cameroun pour aider les [s]iens à partir⁷⁷ ».

Ainsi, « l'arrivée en Suisse de nombreux joueurs sénégalais et camerounais (Timothée Atouba et Albert Banning) résulte des réseaux de transfert mis en place par l'agent Nicolas Geiger⁷⁸ ». Ces agents dont le nombre décuple en une décennie (de 613 en 2001 à 5 693 en 2009⁷⁹) sont impliqués dans le fait que parmi les 28 footballeurs camerounais ayant travaillé dans un ou plusieurs championnats étrangers avant d'être recrutés en France entre 1997 et 2010, huit (soit 28,5 %) proviennent d'un club suisse. Il arrive aussi que des présidents de clubs africains et européens négocient avec des agents aux pratiques douteuses. Fréquemment, les footballeurs (et leurs familles) tel Boris Ngouo⁸⁰ accordent leur confiance et versent des milliers d'euros à des imprésarios peu scrupuleux pour être emmenés vers les eldorados du ballon rond. Trompés, ils sont aussi parfois abandonnés.

En février 2011, les journalistes Arnaud Dubus et Alain Devalpo présentent les trajectoires de jeunes camerounais, subissant la loi des « passeurs » et qui ne veulent pas retourner au pays sans l'auréole de la gloire. Selon eux,

« des centaines d'Africains se retrouvent par des chemins plus ou moins tortueux, à jouer sur les pelouses d'Asie. La plupart ont été dupés par un manager. Certains « pigeons » débarquent directement en Thaïlande où ils gagnent 300 euros par mois⁸¹ ».

Ils ajoutent que leur « survie est un enfer. Certains sombrent dans la drogue, la prostitution, le trafic de faux papiers. Même pour eux, le « rêve européen » plane toujours⁸² ». Récemment, l'ancien gardien de but du Paris-Saint-Germain Apula Edima Edel porte plainte pour diffamation et tentative d'extorsion de fonds contre son ancien agent (non licencié à la F.I.F.A.) Nicolas Philibert qui, le 15 décembre 2009, l'accuse publiquement de travailler sous une fausse identité et de ne pas vouloir honorer ses dettes. Ces escroqueries (qui parfois aboutissent à la signature miraculeuse d'un contrat) se conjuguent avec la délocalisation en Afrique Noire de la production et du recrutement des jeunes footballeurs.

Avec la prolifération des centres de formation structurellement liés à des clubs européens qui payent à moindre coût la possibilité de contrôler la « matière première » africaine, l'émigration sportive devient aidée et assistée dès la fin des années 1990. De nos jours, plus de 300⁸³ centres de formation au Cameroun participent à cette fabrication et à cette exportation massive de footballeurs qu'ils intègrent peu avant leur départ en Europe. Par exemple, au-delà du lancement de la Fondation privée Samuel Eto'o en 2006, la pionnière Ecole de Football Brasserie du Cameroun, créée en 1989 à Douala, exporte entre 1994 et 2010 cinq footballeurs⁸⁴ plus ou moins directement vers la France. La Kadji Sports Academy (K.S.A.) de Douala est une autre structure footballistique officielle : conçue en 1995 par le riche industriel camerounais Gilbert Kadji, la K.S.A. est un établisse-

ment privé employant une dizaine d'éducateurs et accueillant des centaines de jeunes footballeurs logés, nourris, scolarisés et parfois boursiers. Outre l'investissement financier de Gilbert Kadji, la politique de formation et l'esprit de discipline, la K.S.A. se distingue aussi par le nombre de footballeurs camerounais « exportés » en Europe et dans le monde depuis une quinzaine d'années : quatorze⁸⁵ d'entre eux, tous mineurs au moment du départ, font carrière en France entre 1997 et 2010.

Le succès à l'étranger des meilleurs joueurs de cette structure repose sur les liens transnationaux des dirigeants avec des agents de joueurs et des clubs européens. Eugène Ekobo et Hervé Tum ne viennent pas jouer en Suisse par hasard : comme le club de Rouen, le F.C. Sion est une société dont Gilbert Kadji est le président⁸⁶. Depuis le siège de la K.S.A. à Douala et selon une logique spéculative, différents canaux migratoires se dessinent entre le Cameroun, la France, la Suisse et l'Espagne. Même si l'existence récente de ces centres de formation au Cameroun modifie les conditions d'émigration des joueurs et augmente leurs chances de réussir sur le marché européen, ces derniers ont peu d'emprise sur la destination des routes migratoires empruntées. Ajoutons que « la plupart des mouvements [de joueurs africains] se réalisent hors du cadre fédéral⁸⁷ ». Ceci implique que les transferts de footballeurs passés par les centres de formation africains et qui rejoignent des clubs professionnels européens (et leurs centres de formation) restent minoritaires : les départs officiels des footballeurs camerounais en France entre 1997 et 2010 depuis une structure formatrice locale connue ne dépassent pas 25 % des cas.

Conclusion

Des années 1950 aux années 2000, les conditions d'émigration des footballeurs camerounais en France se reconfigurent de façon significative. D'un côté, elles s'autonomisent : avec l'abaissement du niveau de recrutement social des joueurs qui ne viennent plus en France dans le cadre d'une émigration intellectuelle, les réseaux de transfert entre le Cameroun et la France se détachent progressivement des filières familiales et amicales traditionnelles sur lesquelles ils reposaient. De l'autre, comme leurs destinations sportives, les filières migratoires empruntées par les footballeurs se diversifient notamment grâce à l'émergence d'une nouvelle profession, celle d'agent, puis au développement des centres de formation.

Pour la première génération de footballeurs camerounais (1954-1964) dont la présence en France est liée principalement à des motifs scolaires et universitaires, les filières sportives de joueurs d'élite vers des clubs français sont encore rares. Si tous les joueurs camerounais de cette époque ne deviennent pas « professionnels par accident », les réseaux de transfert sont loin d'être tous spécifiques au football.

Pour la seconde génération (1964-1985), la prospection des éléments prometteurs et confirmés se rationalise autour des supporters, journalistes, joueurs, entraîneurs, sélectionneurs et présidents de clubs. Ils occupent les rôles déterminants d'intermédiaires sportifs. De manière intéressée, ils mettent ces footballeurs camerounais, issus principalement des classes moyennes, en relation avec des clubs de haut-niveau.

Durant l'épanouissement sportif de la troisième génération (1985-1997), ces réseaux sont davantage contrôlés par les agents de joueurs qui se structurent et se professionnalisent. Mettant en place des chaînes de valeur ajoutée au sein desquelles les footballeurs circulent d'un club à l'autre, ces agents se regroupent, mutualisent leurs forces et parfois se spécialisent. Même si les principales sociétés d'agents de joueurs (First Artist, Promosport, S.F.X. Sports Group et W.M.G) n'ont pas encore été créées ni opérées des alliances stratégiques, ils rémunèrent un certain nombre d'informateurs et construisent un maillage du marché de sorte qu'aucun talent ne puisse leur échapper. Au cœur des transactions et des migrations nationales et internationales de joueurs plus dépendants tout en étant mieux défendus et indemnisés, ils connaissent entraîneurs, recruteurs, directeurs sportifs, présidents des clubs amateurs et professionnels et présidents de fédérations. Quant aux joueurs de la quatrième génération (1997-2010), à partir de l'application du décisif Arrêt Bosman, trois possibilités s'offrent à eux pour « sortir » du Cameroun et rejoindre un club étranger : d'une part, exploiter des filières sportives classiques structurées autour d'anciens joueurs et d'agents dont le nombre décuple. D'autre part, emprunter des voies officieuses (voire mafieuses) qui prospèrent en Afrique grâce à des complicités locales et à la permissivité des règlements des diverses instances du monde du ballon rond. Enfin, utiliser des canaux migratoires officiels, mobilisés dans 25 % des transactions, et dont les sources sont les centres de formation africains.

Notes

- 1 Cette recherche a été réalisée grâce au soutien institutionnel et financier de l'Union des Associations Européennes de Football (U.E.F.A.) dans le cadre de son programme de bourses de recherche. P. DONNELLY, "Les inégalités sociales dans le sport" in: *Sociologie et sociétés* 27 (1995), p. 100.
- 2 J. DEFRANCE, *L'excellence corporelle 1770-1914*, Rennes 1987, p. 12.
- 3 E. DUNNING/N. ELIAS, *Sport et civilisation*, Paris 1986, 392 p.
- 4 D. C. KEMO-KEIMBOU, *Représentations, politiques et pratiques corporelles au Cameroun 1920-1996*, Thèse d'Histoire, Université Orléans, 1999, 744 p. ; N. BANCEL/D. DE-

- NIS/Y. FATÈS, *De l'Indochine à l'Algérie 1940-1962*, Paris 2003, 348 p. ; Y. FATÈS, *Sport et politique en Algérie*, Paris 2009, 346 p.
- 5 P. DIETSCHY/D. C. KEMO-KEIMBOU, *L'Afrique et la planète football*, Paris 2008, p. 321.
 - 6 « Les réseaux de transfert peuvent être définis comme un ensemble d'individus interdépendants dont l'objectif est d'organiser la circulation de footballeurs entre différents clubs ». R. POLI, *Le marché des footballeurs*, Berne 2010, p. 87.
 - 7 Organisée pour être rentable, la circulation d'un joueur est marquée par « une séquence de séjours dans différentes villes (...) [où] les transferts s'accompagnent d'un échange de capitaux ». Ibid., p. 87.
 - 8 R. POLI, *Les migrations internationales des footballeurs*, Neuchâtel 2004, p. 64.
 - 9 R. POLI, "L'importation des footballeurs en France 1960-2005", in: C. BOLI/Y. GASTAUT/F. GROGNET, *Allez la France*, Paris 2010, p. 65.
 - 10 Ils écrivent l'histoire au XXème siècle des migrants sportifs, « ceux qui migrent avec l'intention de gagner leur vie en jouant au football ». P. LANFRANCHI/M. TAYLOR, *Moving with the ball*, Oxford 2001, p. 6.
 - 11 G. NOIRIEL, *Introduction à la socio-histoire*, Paris 2006, 121 p.
 - 12 E. MVENG, *Histoire du Cameroun*, Paris 1963, 533 p.
 - 13 F. X. VERSCHAVE, *La Françafrique*, Paris 1998, 379 p.
 - 14 P. KAMDEN, *Camerounais en Ile-de-France*, Paris 2007, p. 114.
 - 15 M. BARREAUD, "Les footballeurs étrangers dans le Championnat de France professionnel (1932-2003)", in: *Migrance* 22 (2003), p. 82.
 - 16 POLI, *Les migrations internationales*, p. 61.
 - 17 Milla (1976 et 1990), N'Kono (1979 et 1982), Manga Onguene (1980) et Abega (1984).
 - 18 Les Coupes d'Afrique des clubs champions sont remportées par l'Oryx de Douala (1964), le Canon de Yaoundé (1971, 1978 et 1980) et l'Union de Douala (1979). Les Coupes d'Afrique des vainqueurs de Coupe sont gagnées par le Tonnerre de Yaoundé (1975), le Canon de Yaoundé (1979) et l'Union de Douala (1981).
 - 19 C. E. ABOLO, *Les lions indomptables du Cameroun 1970-1990*, Yaoundé 1990, 199 p. ; T. TERRET/C. KAMDEN/T. OUMAROU/A. ABENA, "Les Lionnes indomptables : histoire du football féminin au Cameroun 1968-2004", in: T. TERRET, *Sport et genre*, Volume 1, Paris 2005, pp. 263-277.
 - 20 Tous les témoins interrogés ont donné leur accord à la publication des résultats.
 - 21 Une trajectoire biographique peut être définie comme « un ensemble de parcours simultanés ou successifs dans divers cadres institutionnels, dans différentes champs de l'espace social qui sont eux-mêmes en perpétuel changement ». G. MAUGER/C. POLIAK/B. PUDAL, *Histoire des lecteurs*, Paris, 1999, p. 13.
 - 22 J. P. GENET/G. LOTTES, *L'Etat moderne et les élites*, Paris 1996, 488 p.
 - 23 D. BERTAUX, *Les récits de vie*, Paris 1997, p. 33.
 - 24 A l'exception d'Essombe « Douglas », ils ne jouent qu'en France : Abossolo, Afrika, Bozard, Dikabo, Douala, Ebele, Ebouaney, Edimo N'Ganga, Etame, Etonde, « Jacobert », Mendengue, Ebenezer et Martin Moudio, Moundi, Noah, N'Doumbe Mondo, N'Jem, N'Jo Léa, Pokossy et Yegba Maya.
 - 25 S. FRENKIEL, *Des footballeurs professionnels algériens entre deux rives 1954-2002*, Thèse S.T.A.P.S., Université Paris XI 2009, 1 480 p.
 - 26 C. BOLI, "N'Jo Léa père et fils, les étudiants footballeurs", in: BOLI/GASTAUT/GROGNET, *Allez la France*, p. 115.
 - 27 C. BOLI, "Noir désir, des années 1950 à nos jours", in: BOLI/GASTAUT/GROGNET, *Allez la France*, p. 89.
 - 28 Noah, 20.12.10, Yaoundé.
 - 29 Yegba Maya, 08.12.10, Montpellier.
 - 30 Noah.
 - 31 Yegba Maya.
 - 32 Noah.
 - 33 J. M. FAURE/C. SUAUD, "Un professionnalisme inachevé", in: *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 103 (1994), p. 7.
 - 34 Rares sont alors en France des dirigeants comme à Sedan qui recherchent « la performance sportive et le strict respect des valeurs du sport amateur ». Ibid., p. 9.
 - 35 Noah.
 - 36 Yegba Maya.
 - 37 LANFRANCHI/TAYLOR, *Moving with the ball*, p. 175.
 - 38 T. DELTOMBE/M. DOMERGUE/J. TATSITSA, *Kameroun 1948-1971*, Paris 2011, 744 p.
 - 39 P. LANFRANCHI/A. WAHL, *Les footballeurs professionnels des années 1930 à nos jours*, Paris 1995, pp. 215-216.
 - 40 Seize footballeurs travaillent uniquement en France : Aoudou, Bahoken, Bru, Ekoue, Issembe, Kalla, Koum, Lea-Eyoum, Madiba, Marcel et Martin Maya, M'Bongo, N'Djemba, N'Dzoudja, N'Kom et Okah. Huit footballeurs signent leur premier contrat dans un club français et jouent ensuite à l'étranger : Théophile Abega, Eugène Ekeke, Michel Kaham, Roger Milla, Grégoire M'Bida, Louis-Paul M'Fédé, Jean-Claude Pagal et Jean-Pierre Tokoto.
 - 41 Selon le sociologue Christian Pociello, le champ socio-sportif renvoie à « un domaine social délimité, ayant sa logique, ses enjeux et son histoire propres, regroupant les agents et les acteurs les plus directement attachés à l'existence du sport et porteurs des fonctions sociales et culturelles traditionnelles qui peuvent lui être légitimement assignées ». C. POCELLO, *Sports et sciences sociales*, Paris 1999, p. 139.
 - 42 Abega, 05.01.11, Yaoundé.
 - 43 Ibid.
 - 44 M'Bida, 07.12.10, Créteil.
 - 45 Milla, 19.12.10, Yaoundé. Il revient plus en détail sur ce point dans les trois ouvrages qui lui sont consacrés : R. MILLA, *L'épreuve de ma foi*, Yaoundé 2006, 226 p. ; R. MILLA et C. ONANA, *Une vie de Lion*, Paris 2006, 244 p. ; O. SCHWOB, *Roger Milla : sur les traces d'un lion*, Paris 2006, 189 p.
 - 46 Milla.
 - 47 M'Fédé, 10.01.11, Bangangté.
 - 48 Kaham, 07.01.11, Douala.
 - 49 C. BROMBERGER, *Le match de football*, Paris 1995, p. 190.

- 50 Milla.
- 51 Ibid.
- 52 Douze joueurs évoluent uniquement en France : Billong Romarin, Douala, Enanga, Etot, Kana-Biyik, Kunde, Mama Atangana, Massing, Mbella Ngom, Nyemb, Panebeng et Tappoko. Onze footballeurs camerounais travaillent en France puis accèdent à d'autres championnats étrangers : Angibeaud, Ebongue, Foé, Ipoua, Makanaky, Massock, M'Bouh, N'Dieff, Omam-Biyik, Song et Songo'o. Et deux joueurs, Bell et Mouyeme, exercent à l'étranger avant de rejoindre la France.
- 53 Celle-ci permet à chaque club professionnel européen de première division de recruter trois footballeurs européens ainsi que deux autres supplémentaires s'ils ont déjà cinq ans d'ancienneté dans les championnats européens.
- 54 Le désengagement (financier) de l'État camerounais vis-à-vis du mouvement sportif national, l'émergence d'initiatives individuelles et privées dans la direction des clubs de haut-niveau, l'abandon manifeste de la formation des jeunes joueurs, le clivage entre les entraîneurs d'élite « empiriques » et les plus jeunes « scientifiques » formés à l'Institut National de la Jeunesse et des Sports (I.N.J.S.) de Yaoundé depuis 1960 et l'« amateurisme marron » (joueurs sans statut) en sont révélateurs. E. MVÉ ELEMVA, *Le livre blanc du football camerounais*, Yaoundé 1988, 174 p.
- 55 POLI, *Le marché des footballeurs*, pp. 87-106.
- 56 Massing, 30.12.10, Douala.
- 57 Kana-Biyik, 09.11.10, Paris.
- 58 Angibeaud, 07.01.11, Douala.
- 59 Bell, 28.12.10, Douala.
- 60 M'Fédé.
- 61 Bell. Voir aussi J. A. BELL, *Vu de ma cage*, Yaoundé 2011, 319 p.
- 62 A. N. MESSANG, "Le scandale de la traite des jeunes" in: *Afrique Football* 9 (1998), pp. 38-41.
- 63 Kana-Biyik.
- 64 Massing.
- 65 Ibid.
- 66 Ekeke, 30.12.10, Douala.
- 67 Kana-Biyik.
- 68 POLI, *Le marché des footballeurs*, p. 112.
- 69 Par exemple : D. WEJDI, "Les recruteurs parlent de l'Afrique", in: *Afrique Football* 33 (1990), pp. 8-13.
- 70 P. BONIFACE/P. DIOUF, *De but en blanc*, Paris 2009, 237 p.
- 71 Seize footballeurs recrutés en France y exercent exclusivement (jusqu'en 2010) : Bedimo Nsame, Bilayi Ateba, Ebentsi, Goda, Makoun, Mokake, Moukandjo, M'Bia, Ndiba, Ndoh, Ngosso, Nkoulou, Nounkeu, N'Dieff, N'Gomoé et N'Toilla. Dix-neuf joueurs travaillent en France et accèdent ensuite à d'autres championnats étrangers : Ayangma, Bahoken, Djemba-Djemba, Eman, Essola, Etchi Oben, Ewane Elong, Gathuessi, Kameni, Mbeng, Medou-Otyé, Mettomo, Momha, M'Bami, N'Gambi, N'Guemo, Olembe, Song Billong et Suffo Kengne. 28 footballeurs jouent à l'étranger avant de rejoindre la France : Alnoudji, Alo'o Efulou, Angbwa, Banning, Bekamenga, Boya, Chedjou, Douala M'Bela, Ebede Owono, Edel, Effa-Owona, Ekobo, Eto'o, Hamga, Mahouvé, Ndo, Njanka Beaka, Njock, N'Gal, N'Tamé, Rabihou Dangadji, Saïdou, Simo, Alphonse, Bertrand et Joël Tchami, Tokene et Tum.
- 72 D'après l'U.N.F.P., le salaire mensuel moyen des footballeurs professionnels de Ligue 1 en 2007 est de 41 000 euros net. Voir www.unfp.org/
- 73 66 % des footballeurs camerounais recrutés en France entre 1997 et 2010 sont nés dans les deux capitales économique et politique du pays : Douala (39 %) et Yaoundé (27 %).
- 74 G. ARMSTRONG/R. GIULIANOTTI, *Football in Africa*, New-York 2004, 240 p. ; P. CHAZEAUD/T. OUMAROU, *Football, religion et politique en Afrique*, Paris 2010, 182 p. ; P. DARBY, *Africa, football and FIFA*, Londres 2002, 236 p. ;
- 75 Tchami, 07.01.11, Douala.
- 76 POLI, *Les migrations internationales*, p. 114.
- 77 Angibeaud.
- 78 POLI, *Les migrations internationales*, p. 79.
- 79 POLI, *Le marché des footballeurs*, p. 94.
- 80 B. NGOUO, *Terrain miné*, Paris 2004, 254 p.
- 81 A. DUBUS/A. DEVALPO, "D'Afrique en Asie, la traite du foot", in: *Libération* 9250 (2011), pp. 30-31.
- 82 Ibid.
- 83 R. EBANGA-MBALLA, *La part du Lion*, Bloomington 2009, p. 33.
- 84 Banning, Bilayi Ateba, Ewane Elong, Simo et Song.
- 85 Djemba-Djemba à Nantes, Bahoken, Ebentsi et Kameni au Havre, Makoun à Lille, Momha à Strasbourg, Moukandjo et M'Bia à Rennes, M'Bami à Sedan, Nkoulou à Monaco, Tum à Pacy-sur-Eure puis à Sion. Sans oublier Chedjou à Villareal, Ekobo à Sion et Eto'o à Majorque.
- 86 POLI, *Les migrations internationales*, p. 75.
- 87 DIETSCHY/KEMO-KEIMBOU, *L'Afrique et la planète football*, p. 311.

Addresses of authors:

Dr. Yohan BLONDEL, UNSS, 13 rue Saint-Lazare, F-75009 Paris, yohan.blondel@unss.org — Dr. Udi CARMI, Yefe Nof 16, IL-Haifa 34454, Iritudi@netvision.net.il — Erik EGGERS, Kamp 13, D-25563 Wulfsmoor, erik.eggerts@gmx.de — Dr. Stanislas FRENKIEL, Institut des Sciences du Sport de l'Université de Lausanne, Bâtiment Géopolis, bureau 5219, Quartier UNIL-Mouline, CH-1015 Lausanne, stanislas.frenkiel@gmail.com — Dr. Yair GALILY, Zinman College of Physical Education & Sports Sciences at the Wingate Institute, IL-Netanya 42902, galily@macam.ac.il — Dr. Nils HAVEMANN, Großgewann 12d, D-55129 Mainz, nilshavemann@aol.com — Dr. Andreas HÖFER, Deutsche Olympische Akademie, Otto-Fleck-Schneise 12, D-60528 Frankfurt/Main, hoefer@doa-info.de — Volker KLUGE, Torstraße 15, D-10119 Berlin, vollkluge@aol.com — Prof. Dr. Christian KOLLER, School of History, Welsh History and Archaeology, Bangor University, Main Arts Building, T17 College Road, UK-Bangor, Gwynedd, LL 57 2 DG, c.koller@bangor.ac.uk — Prof. Dr. Hans LANGENFELD, Gasselstiege 443a, D-48159 Münster, hans.langenfeld@gmx.de — Prof. Dr. Karl LENNARTZ, Sperlingsweg 16, D-53757 St. Augustin, lennartz@t-online.de — Prof. Dr. Gertrud PFISTER, Department of Exercise and Sport Science, University of Copenhagen, Nørre Allé 51, DK-2200 Copenhagen, gpfister@ifi.ku.dk — Jérémy PIERRE, Laboratoire ACP-GREHSS (EA 3350), Université Paris-Est, Marne-la-Vallée, ACP, 5, Bd Descartes, F-77454 Champs-Sur-Marne, jeremy.pierre@univ-mlv.fr — Dr. Grégory QUIN, Institut des Sciences du Sport de l'Université de Lausanne, Bâtiment de Vidy, CH-1015 Lausanne, gregory.quin@unil.ch — Prof. Dr. Hans Joachim TEICHLER, Schwielowseestraße 79e, D-14548 Schwielowsee, jteichler@t-online.de